



L'élégant rocker breton nous revient avec un album enregistré à New York qui chante « la sensualité, la passion, le sexe ».

L'hymne à l'amour d'Etienne Daho

On l'avait quitté dandy distant, surfer réservé, chroniqueur désincarné... Il revient chanteur sensuel, interprète passionné, héraut des sentiments amoureux. Après deux ans de silence, Etienne Daho a enregistré à New York *Paris ailleurs*, un album charnel, à l'érotisme mordoré, qui parle de peau, de regard, de caresse. Jusque-là, ce Breton élégant ne cherchait pas à s'imposer et laissait la musique prendre le pas sur des mots qui, telles des bulles de champagne, affleuraient à la surface de ses morceaux. « *C'était peut-être une façon de me protéger, de ne pas rentrer dans le truc. Je pouvais me dire : Je ne fais pas que de la musique, même si c'est elle qui me fait respirer* », commente-t-il dans une remarquable interview qu'il a accordée au magazine *les Inrockuptibles*.

Daho, c'était l'enfant rennais de Kevin Ayers et de Lou Reed. Il jouait sur les mythes et les légendes d'un rock qui oscillait entre l'interprétation déjantée par le Velvet Underground de *Heroin* et le romantisme androgyne d'une Françoise Hardy. Etienne faisait partie de ce monde-là, où il suffisait de prononcer les noms de Robert Wyatt, de Marianne Faithfull, de Nico, de John Cale ou de Lou Reed pour avoir l'impression d'une connivence esthétique. Une façon de tituber, de rêver, de brandir des guitares électriques. En fait, il ne disait rien et ne se dévoilait guère. Ses disques avaient une légèreté voulue et revendiquée pour que jamais ne perce l'ébauche d'un blues et que le fun recouvre de son insouciance les tracasseries quotidiennes. Daho, jeune homme romantique, traversait en dansant les tourments du temps présent. Ses refrains sentaient ces nuits de fête où

l'on prend une inconnue attablée à la terrasse d'un café de Montparnasse pour la Zelda de Scott Fitzgerald...

Mais son succès reposait sur une sorte de malentendu. Il n'était pas cette image que les jeunes filles en fleurs affichaient sur les murs de leurs chambres. Il n'était pas cette machine à danser qui, dans des concerts hystériques, soulevait les foules à coups d'effets électroniques. Mais il ne tenait pas non plus à passer pour un de ces rockers lettrés que le blouson de cuir protège de l'autodestruction et du désespoir... « *Il y a des trucs dans le rock qui m'emmerdent, les clichés, les choses préfabriquées. Ce que j'aime, c'est l'émotion. Et peu m'importe de savoir si cette émotion me vient d'artistes rock ou de types qui passent pour des ringards* », lâche-t-il dans l'interview dont nous parlions plus haut.

Place, donc, aujourd'hui à l'émotion. Daho ouvre les portes de la perception : « *C'est un disque sur la sensualité, la passion, le sexe*. » Des chansons qui disent : « *Je veux goûter à vous* » ou « *La pluie me donne l'envie de toi* ». Des airs qui s'adressent à la chair : « *C'est en toi que l'amour se love* »... Pour la première fois, Daho respire la confiance. Il se laisse aller et nous touche comme jamais. En ces temps d'aigreur, de peur et de repli où faire l'amour semble vous mener à l'enfer, l'album d'Etienne Daho est l'hymne à la vie dont nous avons tellement besoin.

Yann PLOUGASTEL

Paris ailleurs, CD Virgin.